

— Ça par exemple c'est quelque chose de bon ! c'en est une gazette ; celle-là ! ça parle-t-i ben un peu. J'dis que c't'homme là en a de l'esprit !

— J't'en fiche ! c'est toujours pas comme l'*Fantaxe* !... J'dis qui vous l'épluchent ton homme du *Journal*, par exemple ! c'est-i fin un peu ! c'est-i piquant !

— Pardine ! quand y a qu'à dire du mal, des uns et des autres, c'est pas difficile.

— J'en doute pas ; mais toujours, c'est la vérité qui dit l'*Fantaxe*, pas d'autre chose. Pis i vous dit ça en riant, chacun a son paquet. Y a pas d'mal, à c'que j'cré ; à dire là vérité !... :

— Toute vérité est pas bonne à dire, comme dit l'provarbe, et moé, si j'étais attaquée dans l'*Fantaxe*, j'me gênerais pas d'aller y chanter ahe pagnée d'bêtises.

— Pis après ? croé-tu, par exemple, que tu serais écoutée ? j'te voé mette à la porte.

— Bougre ! Y manquérait pu q'ça, par exemple ! On s'rait insulté, calamié, pis on n'aurait pas l'droit de s'défendre.

— T'appelles ça d'l'insulte, toé, d'la calamie ! Tu t'y connais, j'voé, c'est d'la cretigue ; c'est permis ça partout. D'abord i noitime personne par leur nom. C't-i-là à qui l'bonnet fait, l'prend, et v'là toute.

— Oui, de mauvaises langues trouvent ça beau, même les gens d'arligion n'en mangent pas, eux autes. L'*Journal* attaque-t-i l'monde comme ça, lui ?

— I s'gêne pas d'dire c'que l'*Fantaxe* dirait pas lui ; et pourtant c'est un papier arligieux encore ; c'est pas pareil au *Fantaxe*. Pis une aute chose ton grand journal vaut pas l'p'tit i ya pas d'comparaison.

— Ah bin ça, c'est pas vré ! On voé qu'tu lis pas l'*Journal*. D'aveurs, c'que ton mari veut, tu y passes, toé ! Pas si folle, moé ; j'ai mon opignon, et mon mari la sienne.

— On s'en aparçôé ; quand ton mari a raison, tu veux pas céder. Oussi tu raisones :... :

— On guira cheu vous, madame, pour apprendre à raisonner à l'av'nir !

— Non ; t'iras cheu l'*Journal* !... Tu d'vrais être savante à c't'heure, puisque tu l'lis toa fois par semaine, et poure rien encore !

— On peut s'passer du *Journal* et d'vous, madame, Dieu merci ! Si on n'a pas d'inducation comme vous, on peut raisonner avec que l'monde du moins.

— Oui, l'monde comme soé, ça s'comprend.

— Ah ça, madame au *Fantaxe*, j'voé qu'vous avez appris à dire des bêtises au monde depuis qu'vous lisez c'p'tit torchon d'papier-là... :

— Torchon toé-même, grand' gnaise, toé et ton *Journal* !

— J'sai pas laquelle est pu torchon : d'celle qui lit une gazette :... :

Je ne sais jusqu'ou seraient allés ces athlètes en jupon, si leurs maris n'eussent mis la holà à leur conversation qui s'animait assez bien, comme on peut le voir par le dialogue que j'ai rapporté mot pour mot.

— Allons, dit le mari de la grande sèche : qu'ace qu'y a donc encore ? C'est curieux, Suzanne, qu'tu peux pas t'accorder avec té voisines, depuis qu'tu t'mèles d'la politique et qu'tu lis c'bouffre d'*Journal*. J't'assure qu'la première fois qu'ton p'tit n'veu va t'emporter la gazette, j'la jette au feu, et j'l'i défends d'l'a remporter davantage. Comme ça on ara la paix.

— On vaira repliqua la femme. J'suppose qu'on comprend la politique comme vous, mesieu, et qu'on peut en parler oussi ! (Ici la commère prit un air martial et secouait légèrement la tête en lançant à son mari un regard irrité).

— On vaira, on vaira, reprit le mari qui me sembla d'un caractère très placide. Tu aras soin d'ton ménage, et pis tu liras pu l'*Journal*.

— Ça vaudra mieux pour toé oussi, Madeleine, reprit le mari de cette dernière. Comme dit l'provarbe : *chacun son méqué, les vaches sont bin gardées*.

Après cette citation pleine d'aprosos, Madeleine entra chez elle avec son mari, Suzanne suivit le sien, les autres se dispersèrent aussi, et moi, qui en avais assez entendu, je continuai ma route, satisfait d'avoir quelque chose à vous dire, lecteurs, et curieux d'exposer Suzanne dans le *Fantasque*, pour voir si elle viendra lui chanter : " *une pagnée d'bêtises*. "